

CONGRÈS  
DE LA  
Société Française d'Archéologie  
à Troyes et à Provins (1)

Bien réduit était cette année le contingent complégnais, jadis un des plus considérables aux Congrès de la Société française d'Archéologie. Plus différente encore mon impression, en ne voyant plus à notre tête les chefs aimés qui groupaient les adhérents si nombreux, de Marsy et Sorel. Aussi, est-ce avec un sentiment de profonde gratitude, dont je tiens à m'acquitter tout d'abord, que j'ai trouvé auprès du nouveau directeur, M. Lefèvre-Pontalis, et auprès des vieux amis d'autrefois, un accueil particulièrement bienveillant et amical qui s'ingéniait à voiler autour de moi des vides cruels. Si une indisposition nous a privés de M. Cauchemé, le docteur Chevallier est venu passer avec nous tout le temps que ses maladies lui ont laissé, et Raymond Chevallier n'a pas cessé de se prodiguer pour assurer la parfaite réussite du Congrès. A côté de lui, il est juste de citer le Dr Finot, de Troyes, auquel bon nombre d'entre nous sont redevables d'avoir trouvé un gîte dans cette ville, dont les hôtels sont loin d'être à la hauteur de ses curiosités artistiques et archéologiques.

A peine installés, les congressistes se réunissent à l'Hôtel de Ville. Sa façade est ornée de pilastres corinthiens surmontés de colonnes en marbre noir. Au-dessus de la porte d'entrée, une niche abrite une statue, dont les changements successifs suffisent à marquer le cours de nos vicissitudes politiques.

---

(1) Lecture faite à la séance du 18 juillet 1902.

Louis XIV y a cédé la place à une statue de la Liberté, la Restauration en a fait une Minerve et depuis on a eu la sagesse de l'y laisser. Mais, à l'intérieur, dans la grande salle offerte par la Municipalité pour la tenue des séances du Congrès, le buste de Louis XIV sauvé par le grand renom de son auteur, Girardon, trône toujours au sommet de la cheminée monumentale qui fait face à l'estrade, sur laquelle prennent place le directeur, M. Eugène Lefèvre-Pontalis ; l'évêque de Troyes, Monseigneur de Pélacot ; le préfet de l'Aube ; M. Babeau, membre de l'Institut et président de la Société académique de l'Aube ; M. de Villefosse, délégué du ministre de l'instruction publique ; le vicomte de Ghellinck, délégué du gouvernement belge ; Emile Travers, directeur-adjoint de la Société française d'Archéologie ; de Longuemare, secrétaire général, etc. MM. Jules Lair et Guiffrey, directeurs des Gobelins, tous deux membres de l'Institut, se dissimulent dans la salle, au milieu de leurs amis et d'un grand nombre de dames ; bref, suivant la formule consacrée l'assistance est brillante et nombreuse ; ajoutons qu'elle restera fidèle aux savants auteurs qui, dans les séances du Congrès, sauront lutter le soir contre la fatigue de journées bien remplies.

M. Albert Babeau souhaite la bienvenue aux congressistes, et leur rappelle, qu'à une année près, c'était le cinquantenaire de ses assises à Troyes, que la Société française d'Archéologie serait venue célébrer en cette ville. Il évoque tour à tour le souvenir du fondateur Arcisse de Caumont, du grand orateur Montalembert le félicitant de sa courageuse croisade en faveur de nos vieux monuments et de tous ceux qui depuis ont continué son œuvre. Avec une compétence attestée par de nombreuses publications, il nous offre l'at-

trayant tableau des richesses artistiques réunies à Troyes et aux environs.

M. Lefèvre-Pontalis traduit en un clair langage nos remerciements mêlés de regrets pour les confrères disparus, parmi lesquels il n'a garde d'oublier notre cher Président Sorel.

M. de Villefosse tient à nous assurer de la sympathie du gouvernement qu'il représente depuis plusieurs années déjà, d'une façon si brillante et si agréable pour tous. Il en profite pour signaler à notre respectueuse admiration le souvenir du doyen des archéologues français, de M. Bulliot, l'explorateur du mont Beuvray, qui a eu la gloire d'y retrouver et d'y fixer l'emplacement de Bibracte, la cité sacrée où combattirent les derniers défenseurs de la Gaule. Il nous montre cet homme, d'apparence malade, vivant comme un solitaire sur ce plateau désolé pour lui arracher son secret, y consacrant une longue vie, et imposant au monde savant tout entier la certitude de ses découvertes et de ses conclusions. Ce tableau a vivement ému l'auditoire, parce qu'on sentait chez le peintre et son modèle, même amour passionné de la science mis au service d'un même culte pour la vieille terre des ancêtres.

\*  
\* \*

Au sortir de la séance, nous allons visiter les trois églises de la Madeleine, de Saint-Remi et de Saint-Urbain. Avec raison, la visite de la cathédrale a été remise à une date où notre temps serait moins limité. Peut-être aussi valait-il mieux ne pas commencer par un de ces chefs-d'œuvre après lesquels on se refuse à rien admirer encore. Saint-Urbain jouit du reste d'une réputation méritée. Commencée en 1262, par l'ordre et aux frais du pape Urbain IV, sur l'emplacement

---

de sa maison paternelle et restée inachevée, cette église a le rare mérite d'une grande unité de style et d'une légèreté surprenante.

L'architecture de cette époque est trop connue dans notre région pour qu'il soit nécessaire d'insister ; mais nulle part, je crois, grâce à une qualité de pierre exceptionnelle, on a pu réduire à ce point l'épaisseur des montants qui soutiennent cette châsse de verre. J'ajouterai même qu'ils m'ont paru trop grêles et qu'ils font l'impression d'une armature de métal, peinte couleur de pierre. Si le grand portail resté inachevé, et dont la construction est confiée à M. Selmersheim, a pu soulever quelques critiques de détails, il faut admirer sans réserve les délicieux porches qui ouvrent sur les bras du transept.

A côté de ce bijou, Saint-Remi ne pouvait faire une impression bien vive et la Madeleine intéresse surtout par sa décoration intérieure. Cette église a conservé son jubé de pierre, privilège bien rare en France.

Jugerait-on cette œuvre trop surchargée d'ornements, il y aurait encore grand intérêt à étudier en détail cette sculpture de date certaine, exécutée de 1508 à 1517, dans toute l'exubérance du style gothique. Assurément, une réforme était nécessaire ; mais était-il indispensable de briser avec toutes les traditions d'un art national qui se transformait depuis des siècles, pour en revenir sous le nom de Renaissance à l'imitation de l'antiquité, et notre impuissance actuelle à rien produire de nouveau en architecture ne vient-elle pas en cela, comme en bien d'autres choses, de cette brusque et fatale rupture avec le passé. Cette question s'est posée bien souvent à mon esprit, car nulle part on ne rencontre autant d'édifices commencés à la fin de l'époque gothique et terminés en pleine

---

Renaissance. Nulle part aussi on ne trouve des églises aussi riches en vitraux et en statues de cette brillante époque. Il semble qu'ici la Révolution ait été moins iconoclaste que partout ailleurs.

Ce serait allonger indéfiniment ce compte-rendu, que vouloir énumérer simplement les verrières colorées ou monochromes, les tableaux, les statues, les retables, les crédences, les objets de toutes sortes que nous avons remarqués dans les églises de Troyes et des environs, et qui, bien souvent, nous ont plus intéressés que l'architecture même des monuments. A Troyes, l'église la plus réputée sur ce point est Saint-Pantaléon, où l'on admire fort les œuvres du florentin Dominique et de Gentil. Telle statue de saint Nicolas, avec les trois enfants groupés dans le baquet traditionnel, laisse le souvenir d'une exquise œuvre d'art.

Mais n'y a-t-il pas autant à admirer dans l'église Saint-Jean. Derrière ce maître-autel décoré d'un beau tableau de Mignard représentant le baptême de Jésus-Christ (Mignard était de Troyes), au fond de l'abside, on hésite entre un bas-relief en albâtre d'un faible relief et d'une grâce toute italienne, et des scènes bien autrement puissantes et tourmentées relatives également à la vie du Christ. Le premier serait de Juliot et j'ignore l'auteur du second, mais je n'ai garde d'oublier la scène du lavement des pieds. Dans une chapelle de cette même église, le groupe de la visitation a soulevé bien des enthousiasmes et des discussions.

A en juger par le nombre des statues qui lui sont consacrées, sainte Barbe jouissait dans ce pays d'une vénération toute particulière. Mais si la vierge chrétienne, qui a remplacé dans l'esprit des fidèles la Minerve antique, est facilement reconnaissable à sa tour

symbolique, d'autres statues donnent lieu à d'intéressantes recherches et discussions entre ceux de nos confrères qui sont familiers avec l'hagiographie et la Légende dorée. Devant ce riche seigneur, représenté à pied et à cheval, un faucon sur le poing, on propose les noms de saint Gontran et de saint Thibaut.

Dans les verrières colorées ou monochromes, un des motifs les plus fréquemment reproduits, est l'arbre de Jessé, d'un effet décoratif souvent admirable. Je ne puis entrer dans le détail de ces innombrables et charmantes verrières et je me bornerai à signaler un procédé qui me semble propre aux artistes de cette région, du moins je ne l'avais encore remarqué qu'à Châlons-sur-Marne. Sur les nimbes des saints, sur les galons des vêtements, perles et diamants brillent d'un éclat singulier obtenu par une réserve dans le verre coloré qui les entoure.

Puisque, pour abrégé, je réunis les visites que nous avons faites à plusieurs reprises dans la ville de Troyes, je terminerai cette nomenclature d'églises bien incomplète, par un mot sur la cathédrale.

Le grand portail, avec une seule tour au nord-ouest, est l'œuvre de Martin Chambige et de son fils Pierre, qui construisit l'ancien château de Chantilly. Ce travail exécuté entre 1509 et 1554 appartient encore au style gothique, présente une grande richesse, trop grande peut-être, et cause, en tous cas, une impression bien inférieure à celle qui vous arrête au seuil de l'église. Cinq nefs comme à Paris et à Bourges ; la principale, large, haute, lumineuse ; derrière les arcatures du triforium une vitrerie éblouissante qui fait tout le tour du monument même dans le bras du transept, et semble prolonger indéfi-

---

niment les grandes verrières ouvertes sous les formerets ; des faisceaux de colonnettes, que de faibles chapiteaux séparent à peine des nervures qui portent la voûte ; c'est un véritable éblouissement ! Volontiers, on souscrit au jugement de notre directeur qui classe cette église parmi les plus belles cathédrales gothiques de la France, et on lui sait gré de nous faire ensuite raisonner nos impressions en détaillant les mérites de l'œuvre, les différences d'époque, les motifs de ces changements successifs, le tout parfaitement d'accord avec les renseignements tirés des vieux comptes mis en lumière par Quicherat.

Au trésor, nous retrouvons nombre d'objets déjà admirés à l'exposition du Petit-Palais, et nous avons également le plaisir de les entendre expliquer par l'abbé Bouillet, dont les lecteurs du Bulletin monumental connaissent la compétence. Mais ici, il ne s'agit plus d'une visite rapide au milieu des richesses trop nombreuses d'une exposition, où d'une lecture solitaire dans une revue avec une simple photographie sous les yeux ; Monseigneur de Troyes nous fait montrer son trésor avec la plus parfaite complaisance ; et pendant que nous examinons les objets à loisir, les explications de l'abbé Bouillet sont coupées d'observations intéressantes. M. de Villefosse nous signale tout particulièrement le coffret d'ivoire pourpre dont la couleur révèle l'origine impériale et qu'il croit devoir dater du IX<sup>e</sup> siècle ; le marquis de Fayolle attire notre attention sur certains émaux translucides fort rares et établit pour les autres, d'après les couleurs employées, leur répartition entre les écoles du Rhin et du Limousin. Tel coffret en étain serait une pièce unique, n'eût-il pas été envoyé par Urbain IV, pour transporter à Troyes les fonds destinés à la construction de l'église Saint-Urbain. Le coffret même plein d'or semble insuffisant à plusieurs et on sait

que l'église resta inachevée, bien que le pape n'ait pas été seul à y concourir. Voici justement, à côté du coffret, des aumônières du XIII<sup>e</sup> siècle qui ont pu se vider plusieurs fois pour la même œuvre ; mais tout en admirant la finesse de la broderie, il est permis de se demander si le sujet décoratif de l'une d'elles (deux femmes occupées à scier un cœur), répondait à sa destination charitable. Il est impossible de pousser plus loin ici cette énumération de richesses : croix, monstrances, reliquaires, crosses, manuscrits, etc.

Après les édifices religieux, il faut flâner dans les rues de Troyes et bien souvent entrer dans les cours des maisons et des édifices publics. Une splendide grille en fer forgé et doré, signale l'Hôtel-Dieu dont la pharmacie renferme des vases de fatence intéressants et des reliquaires.

L'hôtel Vauluisant, malgré son nom emprunté à l'abbaye cistercienne du diocèse de Sens, a toujours été une habitation civile. Bâti en 1564, il présente au fond d'une petite cour une belle porte au haut d'un double escalier. Tandis que les uns remarquent les fines sculptures de cette façade de la Renaissance, d'autres pénètrent dans l'intérieur pour y voir une belle cheminée de la même époque. D'autres hôtels seraient à citer, presque tous du même style, sans compter la pittoresque ruelle *aux chats*, bien faite pour séduire un aquafortiste.

Que dire du musée, auquel j'ai consacré une partie du dimanche laissé libre, pour passer de là dans la bibliothèque. Au rez-de-chaussée du musée, on a réuni des fragments de sculpture sur bois et sur pierre provenant presque tous d'églises détruites ; au premier étage, deux vastes salles sont garnies de tableaux parmi lesquels on remarque les œuvres de Natoire, originaire de Troyes. C'est là pour nous un sujet de curieuses comparaisons ;

---



mais sauf la Danaé, d'une couleur éblouissante, il me semble que la série des Don Quichotte, du Palais de Compiègne, n'a rien à envier au musée de Troyes.

Un intérêt local s'attache également au portrait de la première femme de Danton, par David, car elle était originaire de ce pays. Cette plantureuse beauté semble avoir amolli la touche, d'ordinaire un peu sèche, du farouche conventionnel.

Au centre de ces salles, des vitrines sollicitent l'attention des amateurs et s'ouvrent libéralement suivant le goût de chacun. Les archaisants peuvent varier leurs études depuis les plus beaux objets en or, romains et barbares, jusqu'aux modestes fers de chevaux renforcés d'une branche médiane, auxquels notre confrère M. de Saint-Venan a consacré une curieuse étude dans le dernier volume des Antiquaires du Centre. Une bague d'or est si énorme qu'on doit la restituer à quelque statue colossale. Les numismates calquent des monnaies et des jetons, les connaisseurs discutent l'authenticité des émaux et des faïences, tandis que M. Babeau entraîne quelques autres pour leur montrer la jolie salle de la Société académique de l'Aube, décorée de peintures et de fragments de vitraux.

★★

Suivant l'usage, le Congrès ne devait pas se borner à visiter la ville de Troyes, et, dès le lendemain de notre arrivée en cette ville, nous partions en chemin de fer pour Brienne, célèbre surtout par le séjour qu'y fit Bonaparte adolescent. Il reste peu de chose de l'école militaire illustrée par sa présence, et des archéologues se soucient davantage de visiter l'église et le château.

Dans l'église, on admire surtout des grisailles du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'on devrait bien imi-

ter aujourd'hui, quand les ressources sont limitées, au lieu d'enlaidir les églises avec de prétentieux vitraux colorés.

Au sommet d'une pente fort raide, au bout d'une immense avenue, se dresse le château du cardinal de Loménie, isolé sur cette crête, entre deux pavillons détachés. La masse est imposante et d'aspect plutôt sévère. Un toit disgracieux coiffe le centre du corps de logis flanqué de deux ailes saillantes, soudées par une partie de construction en diagonal. Cette disposition, qui supprime la raideur des angles droits, est d'un heureux effet et cependant assez rare pour mériter d'être signalée.

L'intérieur est somptueux, frais à l'œil comme il convient pour une résidence d'été dans un pays où la chaleur et la sécheresse sont à redouter. Les tableaux, les portraits surtout, sont innombrables, aussi, n'en citerai-je que deux : le baron de Breteuil, par Ménageot, et le duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, par Drouais. La bibliothèque, avec son double étage de balcons pour accéder facilement aux rayons bien remplis, rend jaloux les congressistes qui ne peuvent pas, comme notre collègue, M. Petit, l'historien des ducs de Bourgogne, profiter des richesses que le prince de Bauffremont accroît sans cesse, pour les partager libéralement avec ses amis.

Après le déjeuner, le chemin de fer nous transporte dans la Haute-Marne, à Montierender. Comme Cluny et comme tant d'autres abbayes, celle-ci a été transformée en haras, mais l'église est restée debout et a même reçu de M. Boeswilwald une délicate et intelligente restauration. C'est avec un vif intérêt que, suivant M. Lefèvre-Pontalis depuis le narthex jusqu'à la chapelle absidale, nous l'entendons reconnaître à quelques traits indiscutables les différences de styles. La forme d'un tailloir, le profil d'une moulure,

---

datent une construction plus sûrement que la forme plus ou moins brisée d'un arc, pour lequel l'architecte est moins guidé par le goût d'une époque que par des nécessités de construction, notamment par le souci de ramener les sommets des voûtes à la même hauteur. Ainsi entendue, l'archéologie perd peut-être quelque peu de la poésie de son enfance, mais devient une science précise et sûre.

La journée du 26 s'est passée également en excursions : le matin, à Villemaur, dont la petite église attire de loin l'attention par son étrange clocher. Du sol au sommet, il présente une série de pyramides tronquées recouvertes en bardeaux et rappelle à tous ceux qui ont visité la Norvège les vieux clochers en bois de ce pays. A l'intérieur, un charmant jubé également en bois montre une double face finement sculptée et décorée de bas-reliefs gothiques du côté du chœur, et déjà du style de la Renaissance du côté de la nef. Une inscription, datée de 1521, nous apprend les noms des auteurs : Thomas et Jacques Guyon. Les habitants, qui ont courageusement sauvé cette merveille pendant la Révolution, ont également conservé beaucoup de choses intéressantes dans leur église, notamment une ravissante statue de sainte Anne instruisant la Vierge, du xvi<sup>e</sup> siècle.

L'église de Villeneuve-l'Archevêque, où nous terminons la journée, fournit au Président une nouvelle occasion de nous faire remarquer les modifications de l'architecture du xiii<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle. Mais notre attention est surtout attirée vers le beau portail nord du xiii<sup>e</sup> siècle, où l'on retrouve sur un dais le profil du portail de Sens et de la salle capitulaire qui lui est accolée.

L'après-midi du vendredi 27 et la matinée du lendemain 28 ont été consacrées à visiter en voiture une série d'églises rurales aux

environs de Troyes : aux Noues, à Saint-André, à Saint-Germain, à Bouilly, à Saint-Léger, à Pont-Sainte-Marie, à Sainte-Maure, à la chapelle Saint Luc, églises presque toutes commencées au xv<sup>e</sup> siècle, en pleine exubérance gothique et terminées au xvi<sup>e</sup>, sous l'influence de la Renaissance ; églises de dimensions forcément restreintes, mais d'un plan heureux permettant, de presque tous les points de l'édifice, de voir l'autel et d'entendre le prédicateur dans la chaire ; avec des bas-côtés éclairés par de grandes fenêtres, grâce au sectionnement des voûtes latérales perpendiculaires à celle de la grande nef ; églises richement meublées de verrières et de statues, sur lesquelles j'ai le regret de ne pouvoir reproduire ici les nombreuses notes recueillies au cours de ces intéressantes visites.

Mais que de choses je dois supprimer ! et les séances du soir qu'on appréciera mieux en lisant les mémoires dans le prochain volume du Congrès, et les belles projections qui ont fait défiler sous nos yeux, les monuments et la statuaire du pays, et le banquet qui, le dimanche 29, a terminé ce Congrès par une série de toasts empreints de la plus aimable cordialité. Et cependant, ma tâche n'est pas terminée !

\* \* \*

Le lundi 30, les Congressistes, quelque peu réduits mais présentant encore un effectif de quatre-vingts braves, prenaient le chemin de Provins. Le chemin de fer nous débarque à Villenauxe, d'où, après la visite de cette grande et belle église, des voitures nous conduisent aux ruines de Montaignillon. Ce château, situé au milieu d'une forêt de 700 hectares, a appartenu, au xiii<sup>e</sup> siècle, à un Coucy et s'est honoré au xv<sup>e</sup> par une héroïque défense de huit mois contre les Anglais. Un large fossé fait un chemin facile autour de ce

---

quadrilatère, flanqué de neuf tours rondes découronnées, mais rajeunies par d'immenses lierres.

Nous entrons par la poterne, au fond du fossé, près de l'ancien pont-levis ; un escalier obscur et étroit nous conduit dans la cour intérieure, où, près du puits, sous des hêtres feuillus jusqu'au sol, de longues tables sont dressées pour un déjeuner en plein air. C'est la salle à manger de nos rêves, par cette chaleur tropicale, et les photographes trouveront là à exercer leur talent, sans crainte d'ennuyer leurs modèles agréablement occupés.

En gagnant Provins en voiture, à travers de riches plaines qui sont un des plus beaux terrains de chasse de France et où la famille de Clercq ne possède pas moins de quatorze grosses fermes agglomérées, nous nous arrêtons pour visiter les églises de Beauchery et de Voulton. Cette dernière surtout mérite une mention spéciale, car elle nous reporte aux origines du gothique, alors que le pilier alterne encore avec la colonne pour supporter des voûtes qui embrassent deux travées, comme dans nos cathédrales de Noyon et de Senlis. Les colonnettes sont également ornées de nombreuses bagues. La construction, commencée par le chœur au XII<sup>e</sup> siècle, continuée par la nef au XIII<sup>e</sup>, s'achève par un portail de la même époque.

Enfin, la plaine se termine par une forte dépression, et sur le revers opposé nous apercevons Provins. Des maisons éparses dans la verdure forment la ville basse ; au-dessus des arbres, sur la crête, se profile la ville haute avec le dôme disgracieux de Saint-Quiriace et le beau donjon coiffé d'un toit pointu qu'on nomme, par respect sans doute pour ses vieux ans, la Tour de César.

Nous visiterons tout cela demain ; mais actuellement il s'agit pour chacun de gagner le gîte aimablement offert par les habitants, et

ma bonne fortune me conduit chez un notaire fort hospitalier, en face de la jolie église Sainte-Croix.

Nous n'avions qu'une journée pour visiter Provins et nous devons commencer par la ville haute, aussi un rendez-vous matinal était-il donné au Collège bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des comtes de Champagne, du XIII<sup>e</sup> siècle. Il en reste quelques parties. Une cave sous la chapelle remonte même au XI<sup>e</sup> siècle; le réfectoire est une belle salle du XIII<sup>e</sup>. A l'extérieur, quelques cheminées, des fragments de fenêtres sont de la même époque. Nous passons rapidement pour entrer à Saint-Quiriac reconstruit au XIII<sup>e</sup> siècle, grâce aux libéralités du comte Henri le Libéral et continué au moyen de quêtes faites par le chapitre dans les diocèses de Sens et de Reims. Cependant, l'église est incomplète, la nef n'a que deux travées; la tour et la coupole qui s'élevaient au-dessus du carré du transept ont disparu dans un incendie pour faire place au dôme disgracieux qui afflige tout étranger arrivant à Provins. L'église n'en a pas moins une grande allure. Comme à Voulton, nous retrouvons les piliers alternant avec les colonnes, et au chevet une voûte à huit pans d'un bel effet. Les chapelles absidales sont carrées alors que le chœur s'arrondit. Aussi les voûtes du déambulatoire présentent-elles des complications de nervures dont l'architecte s'est habilement tiré. Comme toujours M. Lefèvre-Pontalis attire notre attention sur les moindres détails propres à dater le monument, et ici il nous fait remarquer tout particulièrement ces bases de colonnes ornées de larges feuilles si grassement rendues, que l'inspiration directe de la nature transparait sous la pierre.

Le donjon du XII<sup>e</sup> siècle qualifié de Tour de César, nous a retenus longtemps. Mais tandis qu'on cherche la raison des quatre tourelles

qui le flanquent et qui semblent plus pittoresques qu'utiles à la défense, je me laisse entraîner par M. Germain Lefèvre-Pontalis à suivre du haut de ce donjon, l'armée française revenant de Reims, après le sacre de Charles VII. Les lâches conseils ont prévalu, d'indignes chefs veulent la conduire à l'abri de la Loire et abandonner ainsi à l'ennemi les provinces du Nord. Jeanne d'Arc a dû céder, frémissante. Heureusement un parti d'Anglais barre le passage de la Seine, les Français sont contraints de retourner vers le nord et c'est ainsi que Jeanne pourra venir au secours de Compiègne, et qu'elle y trouvera le cruel et glorieux couronnement de sa divine mission.

Absorbé par ces souvenirs, je n'ai retrouvé nos compagnons qu'à la Porte-Saint-Jean pour suivre avec eux les curieux remparts du XIII<sup>e</sup> siècle, où les tours sont alternativement rondes et carrées. Sur cette enceinte formidable, une autre plus vaste s'est soudée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, quand Provins eut fait retour au domaine royal ; mais cette dernière muraille dut être moins haute et moins puissante, car le roi, tout en voulant protéger sa nouvelle acquisition, gardait quelque méfiance contre l'esprit turbulent des habitants.

De nombreuses maisons anciennes (l'une d'elles remonte même à l'époque romane) témoignent de leur richesse. La plus belle construction civile est la Grange aux dîmes avec ses deux étages de caves et son étage supérieur réservé principalement, dit-on, aux négociants de Toulouse. Les traces de deux cheminées témoignent que cette salle ne servait pas seulement d'entrepôt pour les marchandises.

Dans la ville basse, on est surpris de trouver des églises aussi anciennes que Saint-Ayoul. Le portail du XII<sup>e</sup> siècle avec ses statues mutilées et son tympan garni du Christ

---

entre les quatre symboles évangéliques, provoque autant d'admiration que de regret ; et ce double sentiment s'accroît en visitant le transept et le chœur convertis en magasin à fourrage, à côté d'une boulangerie installée dans la salle capitulaire de l'ancienne abbaye bénédictine.

Sainte-Croix date également du XII<sup>e</sup> siècle mais appartient, pour la plus grande partie, aux styles des XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, avec des voûtes modernes sur la grande nef.

Pour abrégé, je supprime le mobilier de ces églises, vitraux, fonds baptismaux, statues, pierres tombales, même celle de mon compatriote Pierre Blasset, frère du grand Nicolas, qui m'a retenu si longtemps que je n'ai pu suivre mes compagnons à l'Hôtel Dieu et au musée.

Le soir, au théâtre, notre directeur bravait le feu de la rampe pour remercier nos hôtes et clore le Congrès par un brillant résumé des curiosités de Provins. Tout en marquant d'un trait précis l'âge et le caractère de chaque monument, il a su entremêler cette longue énumération de réminiscences heureuses et d'allusions destinées à ponctuer son discours et à rafraîchir l'attention. Puis, M. Martin-Sabon a terminé la soirée par d'habiles projections, qui ont fait passer sous nos yeux, un peu trop vite au gré de quelques-uns, un choix de ses innombrables photographies, réveillant nos souvenirs ou avivant nos regrets. Car nous n'avons pas tout vu dans ce riche coin de France.

Du moins, nous avons pu admirer le jour du départ, sur la route de Provins à Nangis, le merveilleux portail de Saint-Loup-de-Naud, non moins merveilleux de conservation que d'exécution, et je crois que les projections de la veille n'ont pas été inutiles pour apprécier tous les détails de cette sculpture romane, une des plus belles qui soit en France.

---



L'ordonnance générale rappelle le portail de Saint-Ayoul, mais dans un état presque intact. Seules, quelques banderoles manquent aux grands personnages logés contre les pieds droits et rendent leur identification difficile. Cependant, saint Pierre, placé à senestre, semble indiquer qu'il ne peut céder la première place qu'à saint Paul, suivant une règle ancienne rappelée par notre ami Germain de Maïdy. À côté de saint Paul, la femme couronnée doit être, malgré son nimbe, la reine de Saba, et le roi, qui lui fait pendant, Salomon ; les deux autres personnages, des prophètes sans doute. Au-dessus du linteau, la Vierge assise a près d'elle saint Jean, et les sept autres personnages doivent représenter des apôtres. Plus haut encore, le Christ apparaît dans une gloire elliptique, entre les symboles des quatre évangélistes. Mais à quoi bon cette description, qui ne saurait rendre ni la grandeur ni le charme de cette merveilleuse sculpture ? L'intérieur de l'église, d'une grande sobriété, rappelle la disposition de colonnes et de piliers alternés que nous avons déjà signalée à Voulton et à Saint-Quiriace.

Donnemarie et Rampillon surtout, notre dernière halte, ont satisfait notre curiosité excitée par les belles projections de M. Sabon. Naugis, avec son église refaite et son château transformé en Hôtel de Ville, n'offre pas un intérêt suffisant pour contrebalancer les préoccupations du départ. C'est que l'heure est venue de quitter tant de bons amis accourus des quatre coins de la France et de la Belgique, avec lesquels on a pendant ces huit jours renoué tant de vieilles amitiés, remué tant de souvenirs, et ajouté aux impressions anciennes celles de toutes ces merveilles artistiques, si bien analysées par notre savant directeur. Avec le regret de se quitter et l'espoir de se revoir l'an prochain, à Poitiers, chacun emporte du moins le sentiment d'une

---

vie plus haute, toute imprégnée d'art et de science, loin des commérages journaliers et des préoccupations mesquines. C'est encore un coin de la terre de France que nous connaissons mieux et notre amour pour elle grandit, en s'éclairant.

Baron DE BONNAULT.

---

---